

## WELCOME/bienvenue

Patrick Imbert

---

Numéro 48, septembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Imbert, P. (1988). WELCOME/bienvenue. *Liaison*, (48), 48–48.

## WELCOME/bienvenue

*Nous avons l'art afin de ne pas mourir à cause de la réalité. En Afrique du Sud, la réalité est trop grande pour que l'art puisse la contenir. Une réalité qui écrase tout acte imaginaire.* J.-M. Coetzee

Université de Windsor, fin mai, début juin 1988, réunion annuelle des Sociétés savantes. Une des premières fois, dans l'histoire des Sociétés savantes de ces vingt dernières années, où les affiches en français brillaient par leur quasi totale absence. Ce n'était ni le cas à l'Université de Saskatoon ou à l'Université de Colombie-Britannique, il y a quelques années, ni l'année dernière à l'Université McMaster, de Hamilton. D'ailleurs, l'affichage qui fait la une des médias, au Québec, n'est qu'un aspect particulier de toute cette question linguistique.

Université de Windsor, 1988; aux tables de réception, une seule Ontaraise pouvait répondre aux demandes de renseignements en français. Au service de logement, on trouvait sa résidence et son numéro de chambre en anglais, prélude à des rêves unilingues et à un inconscient obligé de composer fortement avec le principe de réalité. Pourtant, à McMaster, en 1987, des dizaines d'étudiants étaient employés pour assurer les services dans les deux langues. Et à Windsor, n'y a-t-il pas une population francophone importante?

Même si tout cela s'est passé dans ce que certains appellent une tour d'ivoire, sous financée depuis des années, une telle situation n'en a pas moins eu un impact parmi les 3 000 délégués venus communiquer leur savoir et leur imaginaire dans les deux langues officielles, plus quelques autres.

En se référant à l'épigramme de J.-M. Coetzee, écrivain sud-africain (**The Barbarians**), on se rend compte de la place de l'imaginaire face au réel quotidien, dans la rue comme sur un campus. Cet imaginaire, chez les francophones de l'Ontario, prend son inspiration dans la réalité d'un peuple minoritaire. Toutefois, cet imaginaire n'est pas écrasé, comme dans le pays de Coetzee, mais déplacé, mis de côté par une réalité qui lui échappe en partie. Cette réalité est tronçonnée en ce sens qu'une petite minorité de la minorité francophone fait des études universitaires en français. Seulement 14 000 étudiants fréquentent les trois universités offrant des programmes en français (Ottawa, Laurentienne, York). De plus, en 1977-1978, 44% des étudiants à l'Université d'Ottawa étaient francophones et 46% anglophones. Cette proportion pour 1986-1987, à cause de la réduction du nombre des étudiants du Québec, est respectivement de 39% et 46%.

Il manque donc un désir, une passion pour le savoir et les études poussées en sciences, en administration ou en arts. On trouve encore trop d'étudiants qui affirment que leurs enseignants les ont découragés d'aller à l'université car ils y seraient méprisés. La tour d'ivoire est un stéréotype tenace. Or, lorsqu'une collectivité ne maîtrise pas ses ressources, ou a peu de capital, elle doit se spécialiser en grand nombre et capitaliser les connaissances. Le problème se situe donc à la fois au niveau linguistique et à celui du cumul

des connaissances scientifiques, théoriques, artistiques.

Si l'imaginaire est lié à des traditions folkloriques ou à une strate sociale surtout populiste (deux points non négligeables mais insuffisants), cet imaginaire n'est pas porteur d'un dynamisme en prise sur le troisième millénaire. L'imaginaire doit s'ouvrir sur un projet progressiste, innovateur et jouant les capitalisations scientifiques, artistiques, technologiques et financières. Une société ne vit désormais que si elle maîtrise des domaines de pointe comme l'ont montré depuis quarante ans, Israël ou le Japon.

Windsor, Sociétés savantes, 1988! L'organisation du congrès n'a pas tenu compte du bilinguisme en milieu scientifique. Cette maladresse portera peut-être ses fruits car certaines attitudes deviennent contre-productives ou productives pour d'autres. Si la langue et le savoir se lient, ils rejoignent parfois le judoka qui se sert de la force mal utilisée de celui qui lui fait face.

*Je me rapelle. J'étais un écolier pourvu d'un accent si oriental que mes camarades de lycée se gaussaient lorsque je faisais d'ambitieux projets de baccalauréat et prophétisaient que jamais je ne pourrais écrire comme eux. Et Albert Cohen (**Le Livre de ma mère** p. 51) de conclure : *Ils avaient raison d'ailleurs*; car son style éblouissant et sans illusion a dépassé de loin les simplistes fleurs de rhétorique de ses camarades. BIENVENUE donc à l'université.*

L'imaginaire doit s'ouvrir sur un projet progressiste, innovateur.